

Ulile

Sophie Rabau

*Ἡ Ἰθάκη σ' ἔδωσε τ' ὠραῖο ταξίδι.
Χωρίς αὐτήν δὲν θᾶβγαινες στὸν δρόμο.
Ἄλλα δὲν ἔχει νὰ σὲ δώσει πιά.*

Ithaque t'a donné le beau voyage :
sans elle, tu ne te serais pas mis en route.
Elle n'a plus rien d'autre à te donner.
Constantin Cavafy, « Ithaque »

*À Claude et Max Doublé,
à René Rabau,
in insulae memoriam*

J'ai toujours voulu posséder une île. Aristote Onassis aussi. Qu'il ait brillamment réussi là où j'ai lamentablement échoué ne change rien à l'affaire. Aristote et moi sommes cousins du désir d'île. Ou du désir d'Ulysse, ce qui est à peu près la même chose, comme il l'a toujours su, comme je viens de le comprendre un peu trop tard. Mon cousin d'île — c'était un bon coureur dans sa jeunesse — a eu sur moi quelques longueurs d'avance qui ne se mesurent ni à l'éclat de son or, ni au nombre de ses vaisseaux. En matière d'île, il faut être malin. Il saisit bien avant moi l'axiome qui doit guider les pas de l'insulaire aspirant : vouloir une île, c'est vouloir être Ulysse et vouloir être Ulysse, c'est vouloir une île. Non pas qu'Ulysse ait jamais, comme nous, désiré posséder une île. Pour désirer, il faut être éloigné. Ulysse n'est pas à distance, il est île. Où est Ulysse, il y a une île. Où est une île, il y a Ulysse.

J'idéalise peut-être l'intelligence de cousin Aristote quand j'affirme qu'il l'a toujours connu, le théorème de la parfaite coïncidence entre l'île et Ulysse. Il se peut qu'au début il ait un peu pataugé. Il a sans doute cru, comme beaucoup d'autres, qu'Ulysse devait précéder l'île ou l'île venir avant Ulysse, qu'il fallait d'abord être Ulysse pour espérer posséder une île ou qu'il fallait posséder une île pour ensuite devenir Ulysse. C'est un échec qui le mit sur la voie. Il rata Ithaque. Ce fut sa chance.

Aristo, au début, ne voulait pas entendre parler d'une autre île qu'Ithaque. La tradition familiale et le journal *Vanity Fair*, une des sources les plus fiables sur mon cousin, sont d'accord sur ce point : « Il convoitait une autre légende. Il désirait acquérir l'île d'Ithaque, jadis royaume d'Ulysse. » Or, il désirait Ithaque pour parfaire une entreprise méthodiquement menée depuis des années : il voulait être Ulysse, Odysseus comme nous disons en grec. Il y était presque parvenu, du moins le croyait-il fermement : il y avait le *Christina*, son yacht, dont on oublie trop souvent que le nom complet en était *Christina O. O* comme Onassis ? Comme Odysseus, plutôt. Il me le confia en fumant le cigare à la fin d'un repas arrosé (Maria, mais je parlerai d'elle plus tard, était allée se reposer au soleil) ; il y avait l'*Odyssée* d'Homère qu'il lisait comme d'autres apprennent par cœur un manuel de savoir-vivre : il fallait tout faire comme Ulysse, avec application et constance, et dans toutes ses maisons, en lieu et place de la Bible, trônait, dans chaque chambre, une édition de l'*Odyssée*, sans doute pour que tout invité puisse choisir son rôle dans le grand Ulysse Show ; enfin, comme dans tout spectacle digne de ce nom, il y avait le décor : sur le *Christina O.*, des sculptures et sur les murs des peintures représentaient, évoquaient, illustraient l'*Odyssée*, montraient ce qu'il faut faire quand on veut être Ulysse.

Malgré tout, ça n'allait pas. La presse internationale avait beau l'appeler Ulysse, il avait beau posséder sur le bout des doigts le rôle du marin grec, il manquait quelque chose. Alors il désira Ithaque, autant et peut-être plus qu'Ulysse l'avait désirée. Il ne se rendit pas compte que pour être Ulysse, il faut avant tout être dépossédé d'Ithaque, la vouloir, mais ne jamais l'avoir tout à fait. « Quand tu mettras le cap sur Ithaque, souhaite que la route soit longue » avait écrit vers 1911 un poète grec qu'Aristote n'avait pas lu et moi pas encore, car j'étais bien jeune alors. Les sages paroles de Constantin Cavafy dans son poème « Ithaque », il ne les entendit pas. Le manque, l'absence d'Ithaque, il n'en tira nulle leçon. Il voulait Ithaque. Platement. Immédiatement.

Dans son enthousiasme ou son zèle d'aspirant Ulysse, il en fit trop. Il ne se contenta pas de convoiter Ithaque. Il la voulut déserte, dépeuplée, pour lui seul. Tuer une centaine de prétendants comme l'a fait Ulysse quand il revint enfin à Ithaque, c'est encore possible. Persuader 58 000 habitants d'Ithaque de dégager vite fait, cela ne le fut pas. Ils auraient pu pourtant aller fonder ailleurs une nouvelle Ithaque, comme ceux de Smyrne, pas si loin de Troie, dont venait Onassis, ont fondé à Athènes le quartier de Néa Smyrni

où habita longtemps une mienne cousine prénommée Athina. Mais les gens d'Ithaque avaient cela en commun avec Onassis qu'ils tenaient à leur île. Ils eurent bien tort : outre qu'ils renoncèrent au pécule non négligeable que leur promettait mon cousin s'ils acceptaient de s'ex-îler, ils perdirent l'occasion de comprendre qu'Ithaque n'avait pas grande importance. Cette occasion-là, Aristote O. ne la manqua pas quand il rata l'affaire. Comme il arrive aux hommes bénis par la Fortune ou les dieux, ce revers fut le début de son succès.

Au plus profond de la perte d'Ithaque, il put enfin concevoir le miracle de la fusion entre l'île et Ulysse. Tout commença, un jour, à bord du *Christina O.*, quand il me demanda de lui relire le passage où Ulysse quitte l'île d'Éole, se rapproche d'Ithaque, la touche presque puis s'en éloigne irrémédiablement, ses compagnons ayant ouvert l'ouïe des vents et déclenché une tempête. Relis-moi, me dit-il quand j'eus terminé. Et je relus car on ne refuse rien à un cousin fortuné qui vous accueille sur son yacht. Alors il entendit ce que je devais mettre des années à comprendre : l'île d'Éole est une « île flottante ». Ulysse le dit en passant comme si cela allait de soi. Ce qu'est en vérité une île flottante, je l'ignorais alors et n'en sais pas beaucoup plus aujourd'hui, même si j'ai lu les commentaires, souvent perplexes, des anciens et des modernes sur la question. Les uns parlent d'un tremblement de terre, les autres d'une île secrète dont il faut dire qu'elle flotte pour ne pas révéler son exacte localisation, d'autres encore prétendent qu'Homère a tout inventé. Sans me le dire, Aristote donna à ce passage une tout autre signification, bien plus profonde et bien plus décisive. Si une île peut flotter, alors tout ce qui flotte peut être une île, y compris le navire d'Ulysse, et pourquoi pas celui où nous nous trouvions, le *Christina O.* Mais cet étrange échange de propriétés n'est possible qu'en présence d'Ulysse, l'homme aux mille tours, notamment celui qui consiste à transformer un navire en île ou une île en navire. De ce jour, Onassis fut Ulysse et le *Christina O.* une île, que dis-je une île, un archipel où chaque cabine reçut un nom d'île grecque par le caprice et la magie d'Ulysse-Aristote Onassis. Si l'on était Ulysse, tout était l'île d'Ulysse ; si tout était l'île d'Ulysse on était Ulysse. Ithaque pouvait bien rester inaccessible, puisque tout était Ithaque. Ulysse fait l'île, l'île fait Ulysse, l'un ne va pas sans l'autre. On ne veut pas une île, on ne veut pas être Ulysse, on veut Ulile, l'homme qui fait l'île que fait l'homme. Tout à la fois et tout ensemble. C'est cette formule magique que découvrit Aristote Onassis presque par hasard, ce jour où je lui lus le passage où Ulysse fait île la demeure flottante d'Éole.

Maintenant tout devient facile : Onassis achète Skorpios, un rocher pas loin d'Ithaque, et Skorpios devient l'île d'Ulysse en même temps qu'Aristo devient Ulysse.

Quand je me suis représenté, bien plus tard, la géniale intuition qui avait traversé l'esprit de mon cousin Ari, je dois avouer que je le pris un peu de haut. À défaut d'acquiescer une île, j'avais fait, entretemps, des études classiques, croyais connaître l'*Odyssée* mieux que mon riche cousin, et le soupçonnais fort d'avoir largement déformé le sens du texte, d'être passé en force — ce qu'il faisait souvent, il faut bien le reconnaître. J'avais bien tort de me moquer. Je ne sais si Aristo avait jamais lu complètement une des éditions de l'*Odyssée* dont il parsemait les chambres de ses hôtes, mais le fait est qu'avec Ulile, il avait tapé dans le mille. Les savants qui s'étaient penchés sur la question de l'île, ou plutôt, comme ils disent, de l'insularité dans l'*Odyssée*, s'étaient heurtés à un étrange obstacle. Un mot concret pour dire l'île, il en existe un en grec, *nêsos*, mais un mot aussi délicieusement abstrait qu'insularité, il ne s'en trouve point dans la langue d'Homère et de ses descendants. D'ailleurs le mot *nêsos* lui-même est d'un emploi bien flou qui en vient à désigner des terres clairement rattachées au continent, comme le bien connu Péloponnèse, île (*nêsos*) de Pelops. Quant à l'adjectif *épeirotès*, que nous traduisons un peu vite par « continental », son cas est plus louche encore : *épeirotès* veut dire « du rivage », de la « terre ferme », et des rivages, de la terre ferme il y en a sur les îles. Si l'adjectif peut désigner des continents, comme l'Asie, il s'emploie parfois à propos d'une île. C'est le contraire de la pleine mer que désigne *épeirotès* et non pas le contraire de l'île. Toute île est une terre et d'ailleurs la terre, *gaia*, est une île entourée par l'océan. Allez avec ça penser ce qu'est une île... Et les savants que je lisais, de chercher dans les images (l'île est comme un bouclier, l'île est comme un nombril, etc.), ce que ces primitifs de Grecs n'étaient pas parvenus à conceptualiser.

Sauf que dans l'*Odyssée* et à bord du *Christina O.*, ils y parviennent très bien, selon le théorème d'Ulile qui prend les choses tout autrement. Il n'est nul besoin de se demander ce qu'est une île. Tout fait île pourvu qu'il y ait Ulysse et il suffit qu'Ulysse surgisse pour qu'avec lui advienne une île. On vous a peut-être raconté qu'après son départ de Troie, Ulysse erre d'île en île jusqu'à son retour à Ithaque. C'est un peu plus compliqué. Je dirais plutôt qu'Ulysse fait surgir des îles, celle des Sirènes, par exemple, au chant XII de l'*Odyssée*. Avant Ulysse, les Sirènes n'ont jamais eu d'île, de mémoire d'humain

ou même de mémoire de nymphe. Et pas n'importe quelle nymphe : Circé, qui s'y connaît un peu en voyage d'Ulysse puisque c'est elle qui le remet sur la bonne route, après avoir transformé puis détransformé ses compagnons en cochons, ce dont il y aurait beaucoup à dire, surtout si l'on pense à mon cousin Aristo, mais je m'é gare. Circé, donc, indique à Ulysse qu'il lui faudra affronter les Sirènes. Elle est précise, elle connaît la région. Dans sa feuille de route il n'est pas question d'île des Sirènes, mais d'une prairie (*leimon*) dont on se demande bien ce que cela peut être, pas une île en tout cas — le mot n'est pas prononcé, pas plus qu'il n'est question de rivages ou de bords : passe ton chemin, ne t'arrête pas, est le seul conseil qu'elle donne à Ulysse. Lui, muni de ces instructions, arrive à proximité des Sirènes. Comme il arrive dans les épopées, tout ce qu'a prédit Circé se produit et se trouve donc répété vers à vers et mot à mot. À un mot près : *nèsos* (voici l'île), qui surgit au vers 167. « Notre nef rapide arrive à l'île des Sirènes ¹. » Ulysse est arrivé chez les Sirènes et une île advient avec lui. Puis, quand il s'en va, au vers 201, il laisse une île aux Sirènes : « Nous quittons l'île des Sirènes. » Aux Sirènes et à la postérité : de l'île des Sirènes, il est depuis lors question couramment, comme si, par la seule vertu d'Ulile, l'étrange prairie était devenue une île. Les savants qui font à présent grand cas de l'insularité des Sirènes pourraient manifester un peu plus de reconnaissance à Ulysse. Ils devraient écouter la réponse qu'il leur donnerait volontiers, si on lui demandait ce qu'est une île : une île, c'est le lieu où est passé Ulysse. Pour qu'il y ait île, il faut Ulysse. Ulysse voit île, il fait île.

Nausicaa et sa famille pourraient aussi en témoigner. Nausicaa est une Phéacienne, la fille du roi des Phéaciens pour être exact. Elle est assez connue pour avoir, encore toute jeune, récupéré Ulysse nu (il vient de faire naufrage) sur le rivage. Mais sur le rivage de quoi au juste ? Où habitent les Phéaciens ? On lit ici ou là, y compris dans certaines traductions de l'*Odyssée*, qu'ils habitent l'île de Schérie. On lit ailleurs que Schérie pourrait bien être l'île de Kérkyra, autrement appelée Corfou. Nausicaa et sa famille seraient donc Corfiotes. Je me heurte alors à un petit détail, qui devrait peut-être préoccuper davantage les savants d'îles. Il n'est nullement dit que Schérie est une île. Nausicaa, qui en fait à Ulysse une visite guidée assez complète, après lui avoir trouvé de quoi recouvrir sa nudité, ne prononce pas le mot. Mais Ulysse fait île. D'une bien étrange manière, cette fois. Au chant XIII, les Phéaciens se sont enfin décidés à le laisser partir (ce sont des hôtes charmants, mais

1. Toutes les traductions de l'*Odyssée* sont de l'auteur.

un tantinet collants). Sur leur vaisseau magique, ils l'ont fait passer à Ithaque. Le bateau s'en revient (il avance sans pilote, c'est un vaisseau magique) à son port d'attache. Cela n'est pas du goût de Poséidon, l'ennemi personnel d'Ulysse. Il entreprend de se venger, comme il est dit aux vers 161-164 : « Le navire rapide sur l'onde s'approche du rivage. Il s'approcha, Poséidon l'Ébranleur de la terre, il étendit la main et, le frappant, le transforma en rocher qu'il a enraciné au fond de la mer. »

Un bateau magique enraciné au fond des eaux comme une roche, cela ressemble fort à une île, disons à un îlot. Que s'est-il passé ? Ulysse est passé. Et maintenant, au large de Schérie dont on ne sait pas trop s'il s'agit d'une île, il y a, à coup sûr, un îlot phéacien. Et même une île, car emportés, peut-être, par la naissance de l'îlot, certains traducteurs rajoutent de l'île un peu partout, à l'image d'Eugène Baresté qui, en 1848, nous apprend que Poséidon se rend à l'île de Schérie (« à Schérie », dit simplement le texte grec) et qu'Ulysse s'adresse au roi des Phéaciens en l'appelant « le plus illustre de cette île » (« de ton peuple », dit le grec). Baresté aurait bien tort de se priver et je ne suis pas loin de lui donner raison en vertu de la loi des Sirènes : là où passe Ulysse advient une île ; Schérie peut bien être une île et même, si l'on veut, Corfou, ce qui me réjouit fort.

Si l'on ne me croit toujours pas (on a tort, on ne possédera jamais d'île), que l'on pense au pays des cruels Lestrygons, ces ogres coincés, dans le récit des voyages d'Ulysse, entre l'escale dans le bateau-île d'Éole et l'aventure chez Circé — ai-je dit que Circé se trouve, selon Ulysse, sur une île que de sérieux exégètes voient plutôt comme une presque-île, ce qui n'a aucune importance ? Ulysse y ayant séjourné, c'est une île. Les Lestrygons, quant à eux, ne semblent pas particulièrement habiter une île. Ulysse parle de leur port aux roches escarpées, de leur ville haute, de troupeaux... Il ne dit pas que c'est une île. Mais pourquoi, après tout, prendrait-il la peine de le dire ? Ulile est venu au pays des Lestrygons et c'est bien suffisant : leur terre peut devenir une île sous la plume de lecteurs de l'*Odyssée* plus clairvoyants que les autres. Car de cette « île des Lestrygons » dont il n'est pas question dans l'*Odyssée*, de nombreux lecteurs en parlent cependant au point que furent récemment racontées et dessinées les aventures (extraordinaires) d'un certain Nelson Lobster dans l'île des Lestrygons. Selon le théorème d'Ulile et la loi des Sirènes, rien n'est plus fidèle au texte homérique que de voir des îles là où il n'en est pas question.

Mais quand il est en question, que faire ? Que penser, de ces moments où Ulysse, dans ses récits, évoque bien une île employant le mot grec adéquat, *nèsos* ? Ne soyons pas naïfs. Rien ne dit que ces lieux aient été effectivement des îles, au sens ordinaire du terme, avant qu'Ulysse n'y jette les yeux depuis la proue de son coursier. *Nèsos* ne veut peut-être rien dire d'autre que « lieu où arrive Ulysse », lieu dont Ulysse est le seul à pouvoir dire que c'est une île et bien malin qui voudra le contredire : il revient seul, sans ses compagnons, tous morts. Quand on est le seul témoin, il est plus facile d'inventer... D'inventer des îles, par exemple. L'adjectif isolé a d'abord signifié « qui a pris la forme d'une île ». Pour mentir, il est mieux de rentrer seul et, pour être seul, il faut savoir s'isoler (qu'est-il vraiment arrivé aux compagnons d'Ulysse ?), prendre la forme d'une île. Ulile est devenu île. Pour faire île, il faut faire l'île.

La vérité, s'il en est une, est assurément là : au moment où la prairie des Sirènes devient une île, c'est Ulysse lui-même qui se transforme en île. Sur la mer flotte une pleine lune, ronde comme un visage aux traits grossièrement dessinés et cette lune qui ressemble à un visage est autant la face d'Ulysse que l'île des Sirènes. Ulysse a la tête de l'île des Sirènes qui a la tête d'Ulysse. Je n'invente rien, je décris l'œuvre du seul peintre qui ait jamais fait le portrait d'Ulile au milieu des Sirènes. Pablo Picasso portait souvent un pull marin à la Ulysse ; ce qu'a vu mon cousin Aristo, il l'a vu lui aussi : exposé à Antibes, ville grecque aux roches escarpées, son tableau intitulé *Ulysse chez les Sirènes* représente, au milieu des flots, la tête d'Ulysse posée sur son bateau, comme un citron sur une assiette de poisson, tête-île des Sirènes flottante sur la mer.

Je ne sais si cousin Aristo a jamais rencontré Picasso. Peu importe. Ils sont frères d'Ulile, comme Aristo est mon parent en désir d'île. Ils ont vu ce que je vais à présent vous montrer. Regardez la carte d'une quelconque mer. Disons la Méditerranée, pour simplifier les choses. Vous voyez des îles ? Regardez mieux. Vous les voyez enfin : parsemés, des visages comme des lunes sont déposés sur la plaine liquide. Tout ce que l'on sait d'Ulysse vaut pour l'île, et tout ce que l'on sait de l'île vaut pour Ulysse. L'île est trompeuse comme Ulysse, l'homme rusé comme une île. L'île est aux mille tours comme Ulysse aux mille îles. Et des pièges de l'île il faut savoir se défier comme il faut se défier des pièges d'Ulysse. La mer est jonchée des visages d'Ulile. Cela aussi, je ne l'ai su que tout récemment, bien des années après avoir lu à mon cousin Aristo le passage d'Homère sur l'île flottante d'Éole.

Mais lui, entretemps, ne s'était pas arrêté à cette révélation dont il a su tirer toutes les conséquences. Puisqu'Ulysse avait mille tours, mille ruses et mille visages, Ulile pouvait se trouver partout et en tout lieu. Il eut été ridicule qu'un chevalier d'industrie aussi virtuose que mon cousin se limitât, fût-il armateur, à l'empire de la mer. Ulysse peut faire île où il veut. Ses voyages forment une ligne, un schéma plus ou moins orienté (à droite Troie, en bas Calypso, à gauche Ithaque, au milieu Éole et les Sirènes) que l'on peut arracher à son fond de carte habituellement méditerranéen pour en poser le dessin sur tout autre territoire réel ou imaginaire. Sur la carte de Dublin, par exemple, où James Joyce a disposé les voyages d'Ulysse : le bar de l'hôtel Richmond devient l'île des Sirènes quand s'y arrête Ulysse-Leopold Bloom. Plus tôt, c'est la salle de rédaction du journal où il travaille qui s'est métamorphosée en île flottante d'Éole. Ou sur la carte de l'Amérique : les premiers colons déjà y avaient inventé l'île d'Ithaque dans l'État de New York ; les frères Coen, par la magie d'un film intitulé *O'Brother*, y ont posé les voyages d'Ulysse : l'île des Sirènes se retrouve quelque part dans le Sud profond des États-Unis d'Amérique. Le titre complet du film pose une bonne question « *O'Brother, where are thou ?* » La réponse, je la connais à présent. *Brother* Ulile est partout où on l'envoie : dans l'espace, dans les villes, dans votre chambre si vous voulez, et comme un immense plan de métro amovible que l'on installerait où l'on veut, la ligne de ses voyages fait île de tout lieu. Le meilleur plan d'investissement globalisé, la plus belle campagne de marketing à l'échelle mondiale voire interstellaire, la conquête coloniale la plus impérialiste n'auront jamais la redoutable efficacité de l'effet Ulile. C'est cela qu'a su avant tout le monde mon cousin Aristo, cela qui a fait de lui l'homme le plus puissant du monde, l'homme qui de tout a su faire île d'Ulysse. Skorpios et le *Christina O.*, archipel flottant, ne furent qu'un début. Pourquoi croyez-vous qu'Aristo devint l'actionnaire majoritaire de la Société des bains de mer de Monaco ? Puis Ulile-Onassis se répand et s'étend. Midas des mers, il transforme tout ce qu'il touche en île. Il est partout, de New York à Paris, et partout naissent des îles. Maxim's à Paris est une île, une île l'appartement avenue Foch, une autre île (plutôt grande) la maison de trois étages à New York qui surplombe l'East River, une île le premier bureau en Argentine, tandis que bientôt les bâtiments de sa flotte battent pavillon de l'île de Panama, une île, à Londres, le Waldorf Astoria, un archipel dans le ciel les avions d'Olympic Airways dont il fait l'acquisition, et dans l'effondrement d'une île-avion

meurt Alexandre Onassis, fils d'Ulile, et à New York, encore, l'Olympic Tower est une île, et dans une autre île, l'Opéra de Paris, il rencontre, bien avant, Maria Callas cantatrice, la séduit d'abord dans le très insulaire hôtel Danieli, à Venise — Callas part en tournée, à chaque nouvelle escale dans un nouveau théâtre, elle trouve des roses rouges, il l'invite sur le *Christina O.* et lui donne la chambre « Ithaque », mais ce n'était pas la peine, car des îles il y en avait eu par milliers, autant que de roses rouges, sur la route de Maria Callas depuis qu'elle avait rencontré Ulile. Et, pour elle, il finit par acheter une île. Au 36 avenue Georges-Mandel, à Paris, de l'appartement de Maria Callas, il fait île. Il faudrait un verbe pour « faire île ». Il existe en français, si on l'emprunte à Pénélope : faire île se dit filer. Ulile file la mer, file le monde et l'univers, les parsemant de ses îlots. Il file tout ce qu'il touche, il file le salon de Maria Callas, et elle, l'attendant, file aussi, s'isole, se fait île.

Tout cela, que mon cousin Ari saisit en un éclair, j'ai mis du temps à l'assimiler. Voilà quelques mois, je croyais — que l'on mesure l'étendue de ma naïveté — qu'il me faudrait aller en une île patentée pour écrire ces souvenirs et pénétrer enfin le secret de celui que je ne nommais pas encore Ulile. Je suis à Portbou, ville aux trois langues, de frontière et de passeurs rusés, ville d'Ulysse et donc d'Ulile. Sur la mer qu'encerclent les montagnes, un peu comme Maria prenait Aristo dans ses bras sur le lit moelleux d'Ithaque, se dessinent les traits d'Ulysse, je suis Ulelle, enfin. Et comme je sors de la chambre où je me souviens d'Ulile et d'Aristo, je lis sur le mur d'un bâtiment voisin, peint à la main en belles lettres régulières, le mot « Isla » qui m'attend. Je ne suis pas surprise et me demande à peine depuis quand figure là cette inscription. Depuis hier, évidemment, quand je me suis souvenue d'Ulile, à moins que je ne l'ai lui aussi inventé. Le lendemain, à droite du même bâtiment, je découvre une autre inscription : « Islas Orion », avec un O comme Odysseus-Onassis, bien sûr. Je remonte dans ma chambre-île, sise dans l'archipel des îles O. Ulile est là. Il ouvre la fenêtre. Sur l'île-mer qu'embrassent les montagnes, un bateau flotte calmement. Si les îles peuvent flotter, pourquoi des bateaux ne pourraient-ils pas flotter sur les îles ? Portbou, ville de passeurs rusés, est une île faite de mer et à Paris avenue Georges-Mandel, Maria m'attend, maintenant qu'Aristo est parti faire de l'enfer une île. On dit qu'elle est morte, elle aussi, peu après Aristo. On dit que lorsque ses cendres furent jetées dans la mer Égée, la mer se mit à chanter. Mais j'étais là,

représentant Ulile qui n'avait pu venir et je veux révéler à présent ce qui s'est vraiment passé. Les cendres avec la voix sont montées vers le ciel et ont pris leur envol d'un coup d'aile. Et comme, à cet instant, nous pensions tous à Ulile, les cendres avec la voix dans le ciel sont devenues l'île des Sirènes. L'île des Sirènes, c'est la mer qui chante vers le ciel avec la voix de Maria Callaile que j'entendis de tout mon corps au point d'oublier Ithaque. À présent, j'ai compris ce qu'Aristo n'a pas eu le temps de comprendre malgré tout son génie. L'île des Sirènes est une aile qui plane en chantant vers le ciel. Maria est partie loin d'îles. Pour moi je file à Portbou. ♦